

Quarantième séance annuelle de la Société romande de philosophie : 17 juin 1945

Objekttyp: **AssociationNews**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **34 (1946)**

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

QUARANTIÈME SÉANCE ANNUELLE
DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE DE PHILOSOPHIE

17 juin 1945.

C'est M. Marcel Reymond, de Lausanne, qui avait été invité à présenter une communication à la séance que la Société devait tenir, à Rolle, le 17 juin 1945 ; il le fit devant quarante et un auditeurs ⁽¹⁾, sous la forme d'un important exposé ayant pour titre : *Connaissance et religion dans la philosophie de Jean-Jacques Gourd*.

La communication de M. Marcel Reymond faisant partie d'une étude, plus générale, consacrée à la philosophie de J.-J. Gourd, son auteur a préféré qu'elle ne fût pas publiée séparément ; nous nous bornerons donc à insérer ici le résumé qu'il a bien voulu nous donner pour la *Revue*.

Résumé de M. Marcel Reymond.

« Après avoir rappelé que J.-J. Gourd prit en 1906 l'initiative des rencontres annuelles des philosophes romands à Rolle, puis esquissé à grandes lignes sa vie et sa doctrine, ainsi que les travaux qui lui ont été consacrés jusqu'à aujourd'hui, M. Reymond aborda la partie critique de son travail. Le phénoménisme que Gourd professait en théorie de la connaissance est fort distinct de celui de Hume et même de Renouvier ; il est relatif aux conditions d'unification du savoir, non à un donné qui serait de sa nature entièrement unifiable, ou à un monde qui serait purement phénoménal.

(1) Du *Groupe genevois* : MM. Claude Albaret, Charles Baudouin, Gottfried Bohnenblust, Pierre Bovet, Daniel Christoff, Georges Dubal, Perceval Frutiger, M^{lle} Jeanne Hersch, MM. Auguste Lemaître, Georges Mottier, Fernand Mueller, Henri Reverdin, Edmond Rochedieu, Paul Rossier, Hugo Saini, Axel Stern, Rolin Wavre, Charles Werner.

Du *Groupe neuchâtelois* : M^{lle} Lorette Brodbeck, MM. Fernand Favre, Félix Fiala, Pierre Thévenaz.

Du *Groupe vaudois* : MM. Fernand Brunner, Maurice Gex, Gustave Joyet, Julien Malengreau, Henri-L. Miéville, Maurice Press, Henri De Riaz, Arnold Reymond, Marcel Reymond, M^{me} Virieux-Reymond.

MM. Dimitre Katzarof, Maurice Laufer et le D^r Louis Vauthier, accompagné de sept étudiants belges, français et suisses.

Gourd se défie du réalisme qui identifie l'intelligible avec le réel ; mais il n'est pas un pur idéaliste, car le plan de l'être reste précisément distinct chez lui du plan du connaître. Les dialectiques, en nombre égal à celui des domaines où le donné est élaboré par l'esprit constructif, mettent en lumière la part de l'esprit s'ajoutant à l'apport du monde. L'affirmation d'un résidu, non seulement incoordonné, mais incoordonnable, résulte d'une analyse de la connaissance, de la causalité notamment, non d'un bilan provisoire de la science que des progrès ultérieurs pourraient déclasser. L'épistémologie plus scientifique de Meyerson corrobore dans ses grandes lignes la philosophie de l'incoordonnable. Mais celui-ci est double : au-dessus de la loi et au-dessous de la loi. Dans le premier se placent l'absolu, le sacrifice, le sublime, l'initiative créatrice, la religion ; dans le second, l'erreur, le mal, le laid, l'hostilité et l'indifférence aux valeurs. La doctrine de Gourd culmine dans une canonique, une philosophie des valeurs, la fin suprême étant pour nous l'agrandissement de l'esprit. Mais n'y a-t-il aucune coordination dans la religion, du moins dans la « religion close » ? Et l'activité unifiante de la coordination, sur les plans de la science, de la morale, de l'art, de la société, n'a-t-elle pas une portée religieuse au moins préparatoire ? Cette activité unifiante ne manifeste-t-elle pas, elle aussi, l'activité créatrice de l'esprit ? Il le semble, lorsqu'on pense à la dualité du constituant et du constitué, mise en lumière par M. André Lalande. Gourd paraît dissocier trop radicalement le coordonnable de l'incoordonnable, l'unification de la créativité. Il n'en garde pas moins le mérite d'avoir souligné la réalité de l'« ouvert », du hors la loi, de celui qui la dépasse sans la nier, comme le manifeste éminemment le christianisme. En une époque où science et religion s'opposaient, Gourd eut le mérite de les concilier, de faire à chacune des grandes activités spirituelles sa part ; dans la marche vers le concret qui va de Hegel à l'existentialisme, Gourd — contemporain de Hoeffding, de Boutroux, de Bergson, s'insérant de façon originale dans la tradition spiritualiste de la Suisse romande — concilie le respect de la raison avec l'inépuisable richesse de l'existant ; ce fait n'est pas amoindri par les enrichissements apportés depuis lors au problème de la raison, ni par la complexité croissante de la théorie de la connaissance. La philosophie de Gourd manifeste un bel équilibre entre l'intellectualité et la spiritualité, distinctes mais liées ».

M. Henri Reverdin. — Avant d'ouvrir la discussion, H. Reverdin remercie chaleureusement M. Marcel Reymond d'avoir dirigé l'attention de la Société romande sur l'œuvre de Jean-Jacques Gourd ; puis il évoque la personnalité et la pensée de celui qui, né en 1850 en Dordogne, succéda en 1881 à Henri-Frédéric Amiel, et, pendant près de trente années, enseigna la philosophie à l'Université de Genève. « La mémoire de ce maître, dit-il en terminant, reste très chère à plusieurs d'entre nous, qui, présents à cette séance, avons été jadis ses élèves ; chacun de mes condisciples d'alors dira, sans doute, ce qu'il doit à ce noble penseur. Pour moi, sans considérer sa

philosophie en tous ses aspects, voici ce que je marquerai brièvement : par réalisme conceptuel, Gourd a séparé trop radicalement et les dialectiques les unes des autres, et l'incoordonnable du coordonnable ; dans son ardeur émouvante à mettre en pleine lumière le premier, il a laissé dans l'ombre certains éléments religieux qu'offre le second ; il importe d'autant plus, me semble-t-il, de rappeler que ce philosophe des « distinctions » a cependant attribué une valeur privilégiée à l'unification où tend la vie de l'esprit : plénitude qui occuperait toute la conscience, sans que celle-ci puisse, ni doive jamais la tenir définitivement pour « réalisée ». Qu'il me soit permis de citer J.-J. Gourd lui-même :

« Oui, aussi faibles que nous soyons, nous avons eu, une fois ou l'autre, le privilège d'un de ces moments où nous nous sommes en quelque sorte saisis à notre propre source, où nous nous sommes soulevés, agrandis, tout entiers, par un mystérieux effort. Cette réaction a été courte, sans doute. Nos catégories, nos distinctions, nous ont repris aussitôt. Mais, de nous en être dégagés un instant, même imparfaitement, même partiellement, non par faiblesse mais par force surabondante, n'est pas peu de chose. Non seulement nous avons unifié notre vie spirituelle, mais encore nous avons porté plus haut le point de départ de nos diverses disciplines, nous leur avons donné une plus riche matière, une conscience plus forte, que celle d'autrefois. Et, si tout s'arrange comme dans le passé, c'est du moins avec des intensités nouvelles, et peut-être avec la possibilité de nouvelles séries. (1) »

La pénétrante étude de M. Marcel Reymond donna lieu à un long entretien ; l'on entendit, tout d'abord, M. Pierre Bovet exprimer son indéfectible attachement au philosophe de Genève ; puis, des discussions, fort variées, souvent animées, se déroulèrent toutes dans l'esprit de liberté et d'amicale courtoisie qui, depuis quarante ans que Gourd les créa, caractérise les « réunions de Rolle ». Si la plupart des assistants participèrent à cet échange d'idées, un petit nombre seulement répondirent à l'invitation du président, en lui envoyant les résumés de leurs « interventions » ; voici ces textes :

M. Charles Werner. — Je remercie vivement M. Marcel Reymond de son intéressante communication, qui a mis en lumière les principaux aspects de la pensée de J.-J. Gourd. Il a très bien montré l'importance que cette pensée garde pour notre époque, malgré les nouvelles élaborations qui se sont produites. Quant aux observations qu'il a présentées, je les crois fort justes. On peut se demander, en effet, si l'élément de coordination n'a pas, lui aussi, une valeur religieuse. De plus, la méthode qui consiste à ne poser Dieu qu'en dernier lieu, après avoir défini la religion par l'incoordonnable, peut soulever des objections. Le phénoménisme est une attitude philoso-

(1) *Philosophie de la religion*, par J.-J. GOURD, p. 241.

phique à laquelle on ne saurait se tenir définitivement. Mais l'essentiel est que nous entendions la leçon qui se dégage de la pensée de Gourd, l'idée qu'il y a toujours place pour du nouveau, de l'imprévisible, et que nous ne devons jamais désespérer ni de nous-mêmes, ni de l'humanité.

M. Perceval Frutiger. — Malgré ses incontestables mérites, la théorie de Gourd me paraît prêter le flanc à deux objections graves. D'abord, les domaines de l'incoordonnable et de la religion se chevauchent plutôt qu'ils ne se recouvrent exactement, de sorte qu'il est impossible de définir celle-ci exclusivement par celui-là. D'une part, en effet, il y a, pour l'homme, une manière authentiquement religieuse d'accomplir son devoir quotidien, d'accepter la bonne comme la mauvaise fortune. Si donc c'est dans le sacrifice que la religion revêt sa forme la plus pure et la plus caractéristique, nul ne saurait prétendre que des actes exceptionnels ou des moments privilégiés d'exaltation sont seuls à en manifester la présence. Elle pénètre au contraire la vie entière, et déborde par conséquent l'incoordonnable. Mais l'inverse est également vrai, car on voit mal en quoi les incoordonnables théorique et esthétique seraient spécifiquement religieux. Le premier est une simple condition de l'activité spirituelle, que supprimerait un déterminisme total ; l'autre n'est religieux qu'indirectement ou par accident, soit qu'un spectacle grandiose de la nature offre à l'âme une révélation du divin, soit que le sublime de la forme se trouve correspondre à une idée proprement religieuse, comme dans certains textes bibliques.

Mais précisément — et c'est là ma seconde objection — le domaine assigné à la religion est dépourvu d'unité réelle. Gourd ne l'obtient que par la juxtaposition des quatre espèces d'incoordonnables qui, de son propre aveu, sont foncièrement différents les uns des autres, et qui n'ont même pas vraiment, comme il le croit, ce trait commun d'être tous hors la loi. Pour peu, en effet, qu'on soit attentif à l'ambiguïté, bien connue aujourd'hui, du mot *loi*, on s'apercevra que seul l'incoordonnable théorique répond à cette définition, en tant qu'étranger à la nécessité causale, tandis que les trois autres sont, à strictement parler, des hors la règle.

M. Arnold Reymond. — Par son riche exposé, Marcel Reymond a fort bien caractérisé les articulations maîtresses et la nature (ontologie du phénomène et réalisme modéré) de la philosophie de Gourd. Après l'avoir ensuite située dans son cadre historique, il en a montré l'originalité en face du dogmatisme scientifique qui régnait à l'époque où cette philosophie fut élaborée. J.-J. Gourd, en s'appuyant librement sur Kant et par une autre voie que Bergson, a réagi contre ce dogmatisme, d'une façon moins précise toutefois que Boutroux. Quant aux critiques adressées aux Dialectiques de Gourd par Marcel Reymond et par les orateurs précédents, je m'y associe et voudrais les compléter sur quelques points.

Quant à leur nombre tout d'abord, il y a autant de dialectiques qu'il y a de domaines principaux de la connaissance. D'après Gourd ces domaines

sont délimités par les moyens dont dispose la pensée pour coordonner le réel. Primitivement il n'envisageait que trois dialectiques (scientifique, morale, religieuse). Plus tard il a estimé que l'esthétique devait faire l'objet d'une quatrième dialectique, la science du beau ne pouvant rentrer dans les autres dialectiques. Mais ce nombre quatre me paraît insuffisant.

Tout d'abord, dans le domaine scientifique proprement dit la norme de coordination choisie (identité et causalité efficiente) est incapable de s'appliquer à la biologie dans son entier. Le comportement biologico-psychique implique une finalité *sui generis* et un développement morphologique qu'une causalité efficiente purement physico-chimique ne parvient pas à expliquer. Ce comportement qui se manifeste déjà chez les animaux les plus inférieurs ne peut d'autre part rentrer dans la dialectique morale, ou religieuse, ou esthétique.

Pour l'explication scientifique deux dialectiques au moins seraient donc nécessaires, l'une concernant le physico-chimique, l'autre le comportement biologico-psychique.

On pourrait présenter la même remarque à propos des faits économiques qui dépendent de facteurs physiques et psychiques tout à la fois et relèvent d'une dialectique spéciale que Marx, par exemple, a tenté d'établir.

D'une façon générale, la connaissance scientifique s'affirme de plus en plus comme réclamant la diversité qualitative à côté de l'identité quantitative et sur ce point je partage l'opinion de Rolin Wavre. Deux surfaces (l'une carrée, l'autre triangulaire) peuvent être identiques ; malgré cette identité quantitative leur forme pour la géométrie n'en persiste pas moins. Au surplus, ce qui importe à la science, c'est essentiellement la possibilité de prévoir les conséquences et les effets suivant des types de liaison qui peuvent être divers (enchaînement rigoureux, enchaînement probabilitaire, comportement usuel). Le problème de la connaissance scientifique est donc plus complexe que Gourd ne le pensait.

Le tableau des trois valeurs qui caractérise chacune des dialectiques, à savoir : l'incoordonnable par excès, le coordonnable, l'incoordonnable par défaut, prête le flanc à la critique, ainsi que H.-L. Miéville l'a fait remarquer.

Ce tableau me paraît souvent confondre des valeurs épistémologiques avec des valeurs ontologiques. Dans la dialectique scientifique, par exemple, Gourd envisage l'absolu ou le transrationnel, la vérité scientifique, l'incohérent infrarationnel ou erreur. Mais l'absolu peut être incoordonnable pour nous (question épistémologique) sans être lui-même incoordonné dans sa nature intrinsèque (question ontologique). De même l'incohérence constatée dans le réel tient-elle à la nature de ce dernier (problème ontologique) ou aux limites de notre connaissance (problème épistémologique) ?

Il ne faut pas, comme le fait Gourd, isoler la vérité scientifique et l'envisager à part de la vérité tout court qui comprend les trois valeurs : vrai, faux, ni vrai ni faux (lorsqu'il y a des zones d'indétermination foncière dans les données du problème posé).

Quant à la dialectique morale, elle est d'après Gourd caractérisée par la gradation suivante : sacrifice (incoordonnable supérieur), loi morale, mal (incoordonnable inférieur). Mais, comme P. Frutiger l'a dit, on ne voit pas pourquoi le sacrifice est exclu du coordonnable moral, puisque toute loi morale exige un renoncement à soi-même, donc un sacrifice. De plus, le mal n'est pas nécessairement désordonné, car il peut être aussi puissamment organisé que le bien. Si donc l'on voulait en morale distinguer trois valeurs, il faudrait choisir la division suivante : le bien, le mal ou l'immoral, et enfin l'amoral.

Dans la dialectique esthétique il n'y a pas non plus, me semble-t-il, entre le beau et le sublime la distinction qui est marquée par Gourd au moyen des catégories du fini proportionné et de l'infini disproportionné. Par exemple, « les disciples d'Emmaüs » de Rembrandt, bien que formant un tout parfait dans leur genre, provoquent dans l'âme du spectateur des résonances infinies. D'autre part le sublime n'est pas pure incoordination ; il obéit à certaines lois. Toute disproportion n'est pas nécessairement sublime ; elle peut être grotesque. Le laid s'oppose donc aussi bien au sublime qu'au beau.

En ce qui concerne la dialectique religieuse, je ne crois pas qu'elle ait pour mission de recueillir, pour les ordonner, les incoordonnables laissés au bord de la route par les autres dialectiques. En mathématiques le continu apparaît comme étant incoordonnable au discontinu ; cependant c'est plutôt la discontinuité qui, en créant la multiplicité harmonieusement coordonnée des figures et de leurs rapports, pousserait la raison à croire en Dieu plutôt que la continuité amorphe et sans limites. La religion a donc un contenu qui lui est propre et qui n'est pas la somme des incoordonnables rencontrés par les autres dialectiques.

En particulier, je ne crois pas que le mysticisme doive être conçu avant tout comme une fonction unificatrice. Il est bien plutôt, me semble-t-il, le sentiment d'une présence pénétrant le moi tout entier, présence apaisante qui fait évanouir toutes les contradictions et supprime par là-même le problème de les surmonter.

En somme l'erreur de Gourd dans la question des valeurs est d'avoir dissocié valeur et existence. La valeur d'après Gourd est superposée par un acte de liberté à l'être. Mais, comme l'a fait remarquer Marcel Raymond, les valeurs ne sont pas créées arbitrairement ; elles reposent sur un donné objectif. On peut refuser une valeur, mais non la changer. Si je n'aime pas les laitues, je peux m'abstenir de les manger ; cette abstention toutefois ne leur enlève pas leur valeur nutritive.

En prenant l'activité de juger comme base et en considérant que tout jugement étant appréciatif est pour cela à la fois d'existence et de valeur, on établirait, me semble-t-il, d'une façon plus nette et plus souple que ne l'a fait J.-J. Gourd, les divers domaines de l'activité dialectique de la pensée.

M. Marcel Deschoux. — Invité par le président à prendre la parole, M. Deschoux, étudiant français, souligne à quel point il est honoré de prendre part aux débats de la Société romande de philosophie. Il est, dit-il, doublement incompetent, étant sûr de n'être pas Suisse romand et n'étant pas sûr d'être philosophe. De plus, M. Rolin Wavre vient de fixer l'âge de la réflexion vers la cinquantaine. Cependant, puisque sa connaissance de la pensée de J.-J. Gourd est toute récente, il est à même de dire l'impression qu'elle lui a faite. La philosophie de Gourd s'insère dans le courant de la philosophie vivante qui, à la fin du siècle dernier, s'est dressée contre les étroitesse du positivisme et du sociologisme. Son accent personnel de sincérité est frappant. Les pages sur la valeur incomparable et l'importance extrême de la liberté (en dépit de ses risques) tant dans le domaine social que dans le domaine religieux sont pleines de générosité et d'ardeur. Sa critique de la théologie traditionnelle, concernant surtout les preuves de Dieu et la nature des attributs divins, est pleine de force. Mais le sens exact des thèses essentielles de Gourd n'est pas toujours très net. Il convient, en tous cas, de présenter à M. Reymond, dont l'exposé fut si intéressant, quelques demandes d'éclaircissements.

1. En ce qui concerne d'abord la notion d'incoordonnable.

M. Frutiger en a déjà mis en cause l'homogénéité, et M. Wavre, le sens physique. Ce qui résiste à la coordination scientifique est-il autre chose qu'un résidu qu'il n'est pas permis de transformer en réalité positive et même supérieure ? Quel rapport y a-t-il entre cet incoordonnable brut et le sublime ou le sacrifice qui sont les aspects esthétique et moral de la notion ? On insiste sur la distinction de l'incoordonnable et de l'incoordonné. Mais si le rapport n'est pas essentiel, pourquoi avoir caractérisé sous cet aspect négatif ce qui serait « constituant », constitutif même de la coordination ? Le terme employé — par souci peut-être abusif d'antithèse — nourrit l'équivoque.

2. En ce qui concerne les « valeurs négatives » (le mal, l'erreur, le laid). J.-J. Gourd les définit comme ce qui s'oppose radicalement à la coordination (sans la dépasser d'aucune manière) ; comme si l'erreur était d'une autre essence que le vrai. En réalité l'erreur est très souvent une ancienne vérité dénoncée comme erreur par une vérité nouvelle. La vérité est une erreur rectifiée. De même le mal est une valeur dénoncée comme non-valeur dans la perspective de valeurs plus évoluées. Le laid peut prendre une valeur esthétique. Supposer à l'avance donnés deux sens qui s'offriraient à l'esprit, c'est menacer gravement la liberté de l'esprit, et c'est se mettre hors d'état d'interpréter, dans des domaines multiples, l'expérience de l'histoire.

3. En ce qui concerne les rapports du coordonnable et de l'incoordonnable. — L'unité de la vie spirituelle n'est-elle pas menacée par la conception de deux fonctions incompatibles ? Le « hors-la-loi » n'est-il pas plutôt création au moins virtuelle d'une loi plus haute ? Ne semble-t-il pas déjà que l'incoordonnable religieux rassemble par simple juxtaposition des réalités très différentes ?

4. En ce qui concerne l'assimilation de l'incoordonnable et de la puissance créatrice de l'esprit. — Il ne semble pas qu'il y ait lieu d'opposer dans la création spirituelle l'aspect créativité et l'aspect unification. Création c'est création d'un type nouveau d'unité. Il ne convient pas davantage d'opposer trop radicalement créant et créé, constituant et constitué. L'esprit certes ne s'épuise pas dans son œuvre, mais il s'y exprime.

La philosophie de J.-J. Gourd a eu le mérite d'attirer l'attention au delà du donné, du coordonné comme tel, sur la possibilité et le devoir de l'esprit de transcender ses méthodes les plus efficaces, ses normes les mieux établies. Mais il est permis de penser que sa valeur d'opposition (à un intellectualisme étriqué) est prépondérante, et qu'elle n'a pas poussé suffisamment loin l'effort de systématisation personnelle et critique qui caractérise la philosophie.

* * *

M. Marcel Reymond répondit à tous ceux qui avaient pris part à ce très vivant entretien.

L'heure avançait ; un à un, puis par groupes quand les bateaux « sifflaient », les philosophes de la Suisse romande quittèrent le jardin du bord de l'eau.

Henri REVERDIN,
président central.

Lettre de M. Fernand Favre à M. Marcel Reymond.

Cher Monsieur,

J'éprouve un certain malaise et regret d'avoir pris la parole dans les conditions où je l'ai fait à Rolle, après la présentation de votre travail.

Je n'ai pas su et je ne pouvais pas, sans plus de réflexion, contribuer utilement au débat et je n'ai pas même su, pressé comme je l'étais dans un sens et dans l'autre, vous exprimer comme j'aurais dû le faire la gratitude que vous vous êtes acquise en me faisant l'honneur d'une mention dans votre travail. Je m'en excuse vivement et je tiens à vous remercier encore de l'attention que vous avez bien voulu donner à mon étude, même au dernier moment. Peut-être par ailleurs me suis-je mépris en vous laissant pressentir dans ma lettre précédente un accord de pensée dans l'interprétation de votre sujet. A vrai dire, je n'ai peut-être pas marqué suffisamment dans ma thèse ⁽¹⁾, le point fondamental où portait ma critique.

En me bornant à établir une représentation aussi juste que possible des relations du coordonnable et de l'incoordonnable et à lever ainsi certaines équivoques, je n'ai pas abordé le côté de la critique qui eût porté sur la notion même de coordination dans la pensée de Gourd. Or je dois le dire j'ai toujours été heurté par la manière en laquelle il la conçoit.

(1) *Religion et Relation*. Introduction historique et critique à l'œuvre et à la pensée de Jean-Jacques Gourd. Essai d'interprétation. Thèse dactylographiée. Neuchâtel, 1933.

Que ce soit sur le plan de la science ou celui de la morale, la coordination est posée comme un « artifice » n'obéissant à nulle autre condition que l'agrandissement de l'esprit : ce qui est peut-être en effet recevable, mais la conduite de l'analyse de la coordination m'est toujours apparue chez Gourd comme relative non pas à une norme et à des valeurs de la pensée elle-même — c'est-à-dire de l'esprit — mais bien plutôt à des caractères de *l'objet* envisagé dans la réalité. Le similaire et le différent — pour relever une des antithèses entre plusieurs de la réalité selon J.-J. Gourd — apparaissent comme des composants intrinsèques de celle-ci plutôt que dans leur relation à l'esprit qui les conçoit. Il y a ici un réalisme conceptuel qui efface la pensée au profit de tel ou tel découpage de la réalité — c'est-à-dire du fait de conscience conçu comme objet et non en rapport avec le cogito. — Et ainsi la dialectique de coordination présente un caractère de discontinuité et d'artifice qu'elle n'a point quand on la rapporte *du dedans* aux conditions mêmes de l'activité spirituelle, à ses normes profondes.

Que celles-ci puissent être conçues comme relatives à une finalité dernière qui serait l'agrandissement de l'esprit, c'est fort possible, mais n'est-ce pas fausser l'analyse que de nous montrer d'une part les éléments de la coordination — à savoir les termes successifs qui sont liés par elle — comme s'ils n'étaient que des éléments découpés de la réalité et de nous faire entrevoir d'autre part que la seule raison d'être du *choix* des éléments est une possibilité pour le sujet de les classer dans un plus vaste ensemble. N'est-il pas plus adéquat et moins artificiel de rendre compte de ce qui constitue la nature même de la pensée dans la nécessité qui lui est propre et qui affecte et conditionne chacun de ses moments ou chacun de ses actes? Il y a ici une prise de conscience et une analyse nécessaires presque entièrement absentes de la pensée de Gourd. Et je veux bien qu'il en ait eu quelque intuition — mais intuition confuse — en posant comme norme constituante l'agrandissement de l'esprit. Et certes on peut bien entendre cet agrandissement comme conditionné par des normes auxquelles l'esprit se doit de chercher à satisfaire toujours, hors quoi la finalité en question n'est pas non plus cherchée. Mais, qui ne voit dans l'imprécision même du terme agrandissement de l'esprit la porte ouverte à un subjectivisme moins rigoureusement axé? C'est ici que le pragmatisme ⁽¹⁾ peut venir fausser le critère en l'acceptant comme qualification subjective d'un état de conscience qui ne serait pas lié aux mêmes normes que précédemment. On peut penser ici aux confusions de la valeur subjective dans l'ordre du sensible et du religieux. Gourd a bien lui-même saisi cette difficulté et a essayé d'y parer dans sa distinction de l'incoordonnable d'au-dessus et d'au-dessous de la loi. Mais la « loi » elle-même étant insuffisamment garantie, faute d'être définie relativement à des normes propres à la pensée (l'invariant subjectif), l'au-dessus et l'au-dessous de la loi relatifs à cette dernière ne sont susceptibles à leur tour que

(1) Cf. *Religion et Relation*, p. 25, alinéa 2 et B. p. 20 ; également p. 21.

d'un jugement de valeur subjectif non garanti par les normes de la pensée, et la confusion devient possible entre eux. Prenons par exemple le sacrifice dont Gourd fait un des éminents aspects de l'incoordonnable religieux *au-dessus de la loi* ; que penser de cette valeur religieuse de l'incoordonnable si l'objet auquel va le sacrifice n'est pas lui-même considéré ? Subjectivement — et religieusement donc selon Gourd — peu importe, pourvu que le sacrifice produise, fût-ce pour une brève durée précédant l'anéantissement, un sublime agrandissement de l'esprit... subjectif. Et cependant ne voit-on pas que le sacrifice peut s'égarer s'il est accompli en vue d'un objet manifestement indigne de lui suivant une confusion possible quant à la *vraie* valeur de cet objet ? Si le jugement de réalité est faussé — si l'on prend par exemple pour un dieu une personne humaine indigne et que l'on meure, le sachant et le voulant, pour elle — que *vaudra* le jugement subjectif ?

C'est ainsi que je puis comprendre — pour ma part — le reproche fait à Gourd par M. Arnold Reymond de trop dissocier les jugements de valeur des jugements d'existence. Il y a là un point d'arrêt de la pensée de Gourd : le fait que l'acte de pensée n'est pas lui-même pensé. On peut certes comprendre qu'ayant embrassé un si vaste sujet que celui des modalités de l'activité spirituelle allant de la science à la religion en passant par la morale et l'esthétique — voire prétendument la sociologie — il n'ait pu pousser jusque-là la démarche critique. Cela devait être donné à d'autres, à un Jules Lagneau dans le même temps, mais nous ne pouvons pas aujourd'hui reprendre la pensée de J.-J. Gourd sans marquer ici ses limites, et la revision n'en est peut-être pas si simple qu'il paraîtrait de prime abord. Le « constituant », avez-vous dit, pourrait être invoqué pour éclairer la pensée de Gourd. Sans doute, mais il faut convenir, il me semble, d'abord, que l'intellection en fait défaut à notre philosophe. Il y aurait, il est vrai, à relever à cet égard, comme l'a fait justement M. Reverdin, les moments de l'unité mystique. Aperception et expérience directes, dont témoigne J.-J. Gourd dans telle page de la « Philosophie de la Religion », d'un au-delà des dialectiques, mais il n'en a pas tiré toutes les conséquences, et il y a là place à un aspect du problème religieux dont ne répond pas sans autre sa dialectique de l'incoordonnable, à moins qu'on ne conçoive que l'incoordonnable religieux doive envelopper ou impliquer lui-même des conditions propres à régulariser la vie spirituelle. Mais c'est dire aussi à quel point l'équivoque est engagée dans le terme d'incoordonnable. L'incoordonnable ne peut être conçu au terme de l'analyse comme étant entièrement dissociable d'avec l'élément de coordination. Les deux sont en fonction l'un de l'autre, mais si ce sont ces deux *fonctions* qui nous intéressent et si elles sont inverses l'une relativement à l'autre, il convient de préciser mieux leur finalité propre et de faire voir si elles sont l'une et l'autre également involuées et quel est le mode de leur involution. Enfin, à supposer cette analyse achevée, il s'agirait de montrer si réellement les religions positives y trouvent encore leur compte et particulièrement le christianisme.

A cet égard la pensée de J.-J. Gourd pose, je pense, plus de problèmes qu'elle n'en résout vraiment.

Sa démarche reste audacieuse mais heureusement problématique. Je le pense du point de vue de la doctrine et de la foi chrétiennes.

Je vous prie de croire, cher Monsieur, à ma vive gratitude.

Fenin, le 19 juin 1945.

(Signé) Fernand FAVRE

ACTIVITÉ DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE DE PHILOSOPHIE

D'OCTOBRE 1944 A JUILLET 1945.

Au cours de ces dix mois d'activité, les Groupes de la Société ont entendu et discuté les communications énumérées ci-après.

GROUPE GENEVOIS, présidé par M. Perceval Frutiger.

18 novembre 1944. Maurice Gex, (Lausanne) : *Réflexions sur la philosophie scientifique.*

15 décembre. Axel Stern : *Grandeur et limites de la raison.*

12 janvier 1945. Charles Werner : *Réflexions sur la théorie freudienne du rêve.*

16 février. Rolin Wavre : *Mathématiques et spiritualité.*

4 mai. Hugo Saini : *Réflexions sur la notion de la loi physique.*

25 mai. Auguste Lemaître : *La prétention de la religion à l'hégémonie spirituelle.*

GROUPE NEUCHATELOIS, présidé par M. René Schaerer.

18 octobre 1944. Samuel Gagnebin : *La sensation et la physique.*

12 novembre. Pierre Godet : *Nietzsche.*

13 décembre. Maurice Gex, (Lausanne) : *Réflexions sur la philosophie scientifique.*

31 janvier 1945. Pierre Thévenaz : *Réflexions sur l'intériorité.*

7 mars. M^{lle} Lorette Brodbeck : *La philosophie de Renouvier.*

15 mai. M^{lle} Jeanne Hersch : *Equivoques réalistes et idéalistes.*

27 juillet. Charly Guyot et Pierre Godet : *Autour de Jean-Paul Sartre.*

GROUPE VAUDOIS, présidé par M. Henri-L. Miéville.

25 novembre 1944. M. Georges Mottier, (Genève) : *Art et conscience.*

20 janvier et 3 février 1945. Arnold Reymond et Marcel Bridel : *Examen du problème de la tolérance en matière politique.*

17 mars, (Séance bibliographique) Arnold Reymond sur : *Le Problème du mal dans la pensée humaine*, par CHARLES WERNER, et Marcel Reymond sur : *La Pensée de Vinet*, par PHILIPPE BRIDEL.

5 mai. Elie Gagnebin : *Déterminisme et libre arbitre.*

Les membres du Groupe vaudois ont été en outre invités par la Faculté des Lettres à assister à ces conférences, qu'elle avait organisées : 16 octobre 1944. Henri-L. Miéville : *L'intention philosophique de Nietzsche* ; 10 avril 1945. Paul Demiéville, (Paris) : *Un quiétisme bouddhique.*